XI

DE LA LANGUE AU LANGAGE : LE LATIN OUTIL DE SIGNIFICATION ET DE RÉFÉRENCE SELON G. W. LEIBNIZ[1]

PAR JEAN COURTÈS
Professeur à l'Université de Reims

Certat in hoc uiro cum eruditione humanitas, alteraque alteri non cedit.

SOMMAIRE. — *Dans cet article, Leibniz est cité comme témoin extraordinaire d'une « polymathie » dont il fut un des derniers représentants. La variété de son œuvre et son inlassable curiosité en font presque à son insu un modèle du rêve universaliste qu'a nourri son époque. Le latin contribue avec toutes ses potentialités à la construction de cet édifice fondé sur l'érudition et s'élevant dans les hautes sphères de la signification.*

En 1699 Leibniz écrit à Burnett . « les hommes qui se piquent de philosophie et de raisonnement ont coutume de mépriser les recherches de l'Antiquité, et les antiquaires, à leur tour se moquent de ce qu'il appellent les rêveries des philosophes »[2]. L'œuvre de Leibniz, non seulement dans son aspect théorique, mais aussi dans sa réalité de fait, constitue un apport essentiel à la problématique de l'expression. Elle ressemble à une ville que l'on peut représenter de différents points de vue dont aucun n'épuise la réalité. La considérer *sub specie latinitatis*, c'est peut-être la visiter en sous-sol, ou, inversement, n'en retenir que le système de communication de surface. Leibniz a beaucoup écrit en latin ; sa langue ne possède pas la splendeur de celle de Nicolas de Cuse ni la tension lucrétienne de celle de Giordano Bruno. C'est un latin précis, « latin d'Allemand », d'un homme qui connaît la supériorité

1. Il n'est pas question d'indiquer même sommairement les innombrables travaux récents sur le langage à l'époque classique ; dans un livre paru sous ce nom, A. Robinet (Paris, 1978) pose clairement les problèmes. Les *Studia Leibnitiana*, publiés à Hanovre, signalent tous les articles et autres contributions relatifs à Leibniz. A vrai dire, le sujet qui nous retient aujourd'hui n'a pas fait l'objet d'une étude systématique qui reposerait sur des lectures infinies. Les œuvres de Leibniz sont citées d'après Gerhardt (*G. P.* = *Die philosophischen Schriften*, *G. M.* = *Mathematische Schriften*), et Foucher de Careil, Les opuscules et fragments, d'après Couturat et Grua. L'édition de l'Académie de Berlin ne comprend encore, à l'exception des *Nouveaux Essais*, aucun texte important ; en revanche, une riche correspondance y figure. Mais les inédits sont encore nombreux. Les éditions et traductions françaises auraient grand besoin d'une *Bearbeitung* : La pluridisciplinarité s'exercerait au mieux dans ce domaine. J'ai orthographié selon l'usage actuel, mais il faut observer que tous les textes d'époque utilisent le j et le v au lieu de i et u.

2. A. Burnett, *G. P.*, 3, p. 263. L'épigraphe est empruntée à une lettre d'Eckhard, *G. P.*, 1, 270 (vers 1677).

finale, en philosophie, de sa propre langue, mais qui écrit pour être compris. Les considérations présentes se proposent seulement, loin de prétendre à l'exhaustivité en une matière où forme et fond se commandent mutuellement, de montrer sur quelques points l'originalité profonde de traitement de cette langue, qui pour avoir trop servi, s'était peut-être coupée de ses sources et, en quelque sorte, banalisée. Regrettons pour clôre ce préambule que la postérité ait été injuste pour Leibniz ; il a illustré non seulement le français mais aussi le latin en écrivant des œuvres de premier plan dont le mérite littéraire n'a retenu aucun des historiens ; cependant il est permis de penser que son effort, presque à la fin du néo-latin, a contribué à une relecture des Anciens enrichie de perspectives jusqu'à lui latentes[3].

Leibniz latiniste.

Leibniz raconte comment il a appris le latin dans le fragment autobiographique où il évoque les années de formation de son *Doppelgänger* Guilielmus Pacidius, pseudonyme transparent qui joint à un de ses prénoms, Wilhelm, le nom de plume du juriste Gothofredus, Pacidius. Ainsi l'hommage rendu à un maître se réunit à la perspective continuée de la vie intellectuelle de l'auteur[4]. Tout enfant, Leibniz a la disposition d'une importante bibliothèque ; il y trouve un vieil exemplaire de Tite-Live orné de gravures sur bois ; fasciné par les images et placé devant le mystère du texte qui les explique, il devine d'abord, puis très vite arrive à lire et à comprendre, le sens se dévoilant directement sans le rebutant apprentissage de la langue, des paradigmes et des règles[5]. Cette anecdote probablement embellie appartient à une topique

3. Comme Descartes, avant lui, Leibniz diffuse ses idées à la fois en latin et en français. Il semble parfois même regretter son choix initial, ainsi pour la *Théodicée*, quand il a en mains une traduction latine. Il pense qu'il aurait écrit *rotundius* et que la mise en latin l'emporte sur l'original. Politesse à l'endroit du P. Des Bosses, mais aussi sentiment intime d'une supériorité d'une langue sur l'autre. Cf. *G. P.*, 2, p. 457, (1712), cf. Couturat, p. 352. Paradoxalement, les textes en latin, de forme fixée, font figure de « corps vivants » plus vivaces que ceux des autres langues, rapidement réduits par l'évolution à des « momies embarrassées » (éd. de Berlin, 1, 5, p. 280) ; sur le latin et le français, cf. *ibid.*, 326, 389...

4. Ce pseudonyme, non encore éclairci, prolonge peut-être une plaisanterie d'étudiants amateurs de surnoms. Gottfried est le nom même du juriste Jacques Godefroy à qui est due une œuvre considérable en Philologie et en Théologie mais qui devait sa célébrité à son édition du *code Théodosien*, manuel de référence obligé. Il écrivait parfois sous le nom de Pacidius. Sur la justification du masque par Leibniz, cf. *Initia et specimina scientiae generalis*, *G. P.*, 7, p. 124. « *quo magis appareat omnibus librum hunc a me non famae quam tamen neque contemno neque fortasse contemnendam habeo dudum, sed communis utilitatis causa publicari, nomen meum non nisi commutatum praefigere decreui*, cf. *ibid.*, 51-53. Le décryptage des noms d'emprunt occupe une place notable dans les échanges épistolaires ; le jeu de mots y est roi : Bonartes cache Barton, plus subtilement Hedraeus = Chaesius = le P. La Chaise.

5. Leibniz raconte : *oblatus est Liuius quidam uetus qui figuris ligno incisis meos oculos inuitabat ; sumpsi, legi, pauca intellexi, nec lexico utebar, nam euoluendi taedium festinatio mea non capiebat... crescebat paulatim intelligentia in progressu ; denique, mirum dictu, cum post aliquod interuallum de integro lectionem resumerem iam pleraque patebant...* (*G. Pacidii initia et specimina scientiae generalis*, *G. P.*, 7, p. 126) ; bien que la description manque de détails précis, on peut avec quelque

merveilleuse des enfances : Augustin avait retenu l'aspect ludique et affectif de la première acquisition de la langue dont il devait devenir un maître ; Jérôme Cardan ne craint pas d'attribuer son illumination à l'action quasi-magique des *Métamorphoses* d'Apulée[6]. L'intention sous-jacente de ces récits semble être la volonté de donner une impression d'entrée facile dans un mode d'expression d'accès malaisé, dont la richesse potentielle s'accommodait mal des procédés du *magister ludi*. La férule ne pouvait jouer un rôle initiatique majeur. Sanctius avait depuis déjà longtemps affirmé dans une sorte de postface à sa *Minerve* que le latin devait rester une langue écrite, étrangère aux usages vulgaires comme aux discussions académiques, assurant la communication des idées de l'entendement du scripteur à celui du lecteur. Bref, l'équivalent moderne d'une langue sacrée ou d'un système codé. Dans l'Allemagne de la deuxième moitié du XVII^e siècle, on ne va pas aussi loin, et le manque d'unité de l'allemand, comme la pauvreté du fonds national assurent au latin une assez longue survie. Au siècle suivant, les continuateurs de la philosophie de Leibniz, Wolff, Hansch, Bülfinger et autres la feront connaître à travers des traductions latines. A l'Université, la génération des professeurs comme Thomasius est encore toute puissante et Leibniz, dès ses premiers essais, s'affirme comme un héritier non négligeable. Dans la volumineuse étude qu'il met en tête de sa réédition de Nizolius[7], il se défend d'être — selon le mot de Constantin sur Trajan — un *parietarius* étalant son nom sur l'œuvre d'autrui[8]. Il réduit la porté du traité à son sujet véritable, la logique de l'expression, qu'il s'agit de sauver des pièges de la pseudophilosophie nominaliste, suite continuée de tropes pleine d'*inania arcana*[9]. Un retour à la

vraisemblance identifier le livre avec l'édition de Tite-Live par J. Grellius (à Francfort en 1568) ornée de bois gravés par J. Amman. La grammaire a pour fonction *ut accurata fiat uerborum analysis* (cf. Couturat, 35 sq.) et non d'imposer un cadre normatif.

6. *De vita propria*, 9 et 43, Lyon, 1663, p. 7 et 38. Cardan déclare que, n'ayant aucune connaissance en latin (jusqu'à l'âge de vingt ans), il avait acheté à un inconnu un Apulée doré. Le vendeur *statim discessit*, et Cardan se retrouve le jour suivant *qualis nunc sum in lingua latina*. Il est inutile de souligner le peu de vraisemblance de cette histoire ; la manifestation surnaturelle, de même que la figure d'Apulée, et jusqu'à l'aspect du livre, ont sûrement une valeur significative aux yeux de ce curieux de magie. Il convient de rappeler — et Leibniz le reconnaît volontiers — son rôle éminent dans la formation du latin mathématique dont Varron déplorait l'absence et presque l'impossibilité, cf. Cic., *Acad. post.*, I, 2.

7. Paru à Parme en 1553, l'ouvrage de Mario Nizolio est réédité par Leibniz à Francfort en 1670 sous son titre original : *de ueris principiis et uera ratione philosophandi contra pseudophilosophos*. Un fâcheux usage a fait isoler dans les éditions la dissertation-préface de Leibniz sous le titre fort ambigu de *de stilo philosophico Nizolii* (par exemple J. E. Erdmann, *L. Opera philosophica*, Berlin, 1840, vol. I, p. 55-71. L'éd. Gerhardt, 4, p. 118 sq. rétablit l'intitulé primitif). C'est faire bon marché d'un texte dont l'intérêt, après cent cinquante ans, restait actuel, et fausser radicalement la perspective de Leibniz. On lira dans la correspondance avec Thomasius d'appréciables réévaluations de l'entreprise (*G. P.*, 1, p. 23-38, en 1669).

8. L'anecdote remonte au *liber de Caesaribus*, Ammien la connaît (27, 3, 7, éd. Valesius, 1681, p. 480).

9. Citons ici le passage où Leibniz dénonce ce genre de sorite. *G. P.*, 4, p. 140 : uideamus igitur cujus dicta sint necessaria euentura, et manifestum est ad Dei solius dicta rem sequi. Igitur fatum origine est dictum, hinc antonomasia seu κατ' ἐξοχήν dictum Dei, hinc porro per Synec-

pureté cicéronienne lui paraît indispensable, souci qui se manifeste aussi, un peu plus tard, dans un projet d'édition de Martianus Capella qu'il envisage de doubler d'une version latine continue, sans préjudice du commentaire exigé par l'obscurité des *Noces*[10]. Cette activité d'éditeur l'occupe pendant toute sa vie ; il exhume de nombreux documents historiques, diplomatiques, juridiques dont la mise au jour est selon lui plus utile que de nouvelles reprises des classiques[11]. Sa vaste compilation des *Scriptores rerum Brunsvicensium* accueille les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, et il sait, en dépit de sa prévention contre l'ignorance des moines, en dégager la valeur historique tout en émettant des doutes sur les étonnants pouvoirs magiques prêtés à Virgile[12]. Parallèlement à cela, il s'essaie à des traductions du grec en latin, notamment le *Théétète* et le *Phèdre* de Platon, afin de maîtriser la méthode socratique du dialogue, procédé d'exposition auquel il aura recours à mainte reprise, par exemple dans la *Confessio Philosophi*. Sa vision du latin a un caractère global, ne laisse perdre aucune des extensions que lui ont données la multiplicité de ses emplois. La Scolastique avait fourni à sa jeune virtuosité l'occasion de montrer la maîtrise atteinte sans effort dans le raisonnement rigoureux[13]. Il regrettera seulement l'imprécision des termes employés par cette admirable mécanique. Les jurisconsultes, dans un registre plus limité, ont élaboré un ensemble notionnel et dia-

dochen dictum Dei de futuris, seu decretum Dei, hinc denique metonymia causae, necessario euenturum, qui nunc uocis usus est. Vnde boni Grammatici, atque etiam Philosophi est continuatis troporum soritis, ut sic loquar, uocis usum ex origine deducere posse. Les *inania arcana* désignent chez Tacite (*Hist.*, 5), cf. *G. P.*, 4, p. 149, les mystères juifs du Temple de Jérusalem. Leibniz estime tout à fait justifiée l'habitude de recourir aux « énigmes » pour cacher momentanément une découverte (*non*) *omnia omnibus prostituenda sunt* en dehors de la philosophie toutefois (*G. P.*, 4, 149).

10. Dans le cadre d'une collection classique *ad usum Delphini* dirigée par Huet. Regrettons la perte du spécimen envoyé par Leibniz en 1673. Le choix de cette encyclopédie des arts libéraux répondait bien à l'universelle curiosité de ce *uir ad omnia natus* ; *uersione latina indigere Martianum*, observe-t-il sans embarras (*G. P.*, 3, p. 10-11). L'expression *intelligentia extramundana*, fréquente (cf. *Théodicée*, 217. *G. P.*, 6, p. 248) vient des *Noces* (1, 18).

11. Cf. la grande œuvre qu'est le *Codex iuris gentium diplomaticus*, Hanovre, 1693.

12. *Scriptores rerum Brunsvicensium*, Hanovre, 1707, 1006 p. *in folio*, et XL p. de préface. Les *Otia imperialia*, de 1211, y figurent sous le n° LXIII, p. 881-1004. Leibniz déclare : *ceterum ne fabulas quidem istas percurrere poenitebit curiosum antiquitatis et legisse ex hoc stercore aurum.* Le *Journal de Trévoux*, de novembre 1708, rendant compte de cette édition, dit fort justement : « on reconnaît chez M. Leibnitz non seulement un très savant homme, mais un parfait honnête homme avec une belle inclination à rendre justice au mérite d'autrui. » Cette constante attention caractérise l'ensemble de ses jugements sur les auteurs anciens. Sur les anecdotes merveilleuses liées à Virgile, cf. *ibid.*, p. 964 sq. L'ensemble des textes ici réunis est un étonnant exemple de la puissance de travail de Leibniz dont la renommée universelle n'avait désormais rien à attendre de ce genre d'entreprise. Il est sans doute excessif de ne retenir avec J. Le Goff (*La naissance du Purgatoire*, Paris, 1981, p. 276) que la condamnation de l'ignorance des moines : ne trouve-t-on pas dans le *Nouveau Voyage d'Italie*, de M. Misson, La Haye, 1691, la preuve de la survie à Naples de la figure magique de Virgile? Le *Dictionnaire* de P. Bayle, art. Virgile, donne un curieux état de la question (2e éd. Rotterdam, 1720, 2828-2830).

13. *G. P.*, 7, p. 126 : *nondum duodecennis miris circa logicam meditationibus chartas opplebam et subtilitates Scholasticorum superare conabar*, etc... Leibniz compare le rapport qu'il a avec l'École et celui d'Ennius à Virgile (*G. P.*, 7, 466) soit une filiation lointaine mais avérée ; les erreurs de vocabulaire (*G. P.*, 7, 324 sq.) ne doivent pas détourner l'intérêt ; aussi bien que dans les légendes des mythographes que dans les auteurs anciens, *aurum sub his scoriis latere.*

lectique qui fonctionne si bien que l'on ne peut distinguer entre eux des différences suffisamment significatives pour attribuer à l'un ou à l'autre un texte isolé, pour en déterminer l'époque de rédaction[14]. La grande pertinence des définitions des objets et des procès propose un modèle quasi-intemporel à la recherche philosophique, mal dégagée de gangues doctrinales lourdement stratifiées. Tout cela peut et doit être intégré dans une démarche qui évoque — *mutatis mutandis* — celle de Cicéron. Envers ce dernier, l'attitude de Leibniz est celle de la considération lucide. Il déplore les faiblesses ou la hâte de son information : Aristote lu *fugiente oculo*[15], mais lui fait une place éminente parmi les intermédiaires. Les citations directes ou non abondent ainsi que les jugements favorables. La *Théodicée* multiplie, en reprenant l'argumentation de Bayle, les références aux ouvrages doctrinaux qui font figure à l'époque de terrain commun où peuvent s'affronter les idées. Certaines notions capitales, comme celle de série, semblent même en provenir[16]. On mesurera la différence qu'il sent avec Augustin, autre passage obligé alors de toute analyse : séduit tardivement par les *Confessions*, il note « qu'il écrivait assez bien quand il voulait », que « ses pensées étaient profondes » mais que « souvent elles n'étaient pas assez distinctes » ; il prend le lecteur à témoin : « on voit combien Augustin est flottant dans ses expressions ». En somme, il lui reproche de se satisfaire d'une approximation verbale insuffisante et réduit la scène du jardin de Milan à une « petite circonstance historique » qu'il serait abusif de prendre pour une indication surnaturelle[17], autorisant en quelque façon les thèses futures du Docteur.

Sans entrer dans le détail, on rappellera d'innombrables réminiscences de Sénèque[18] qui fournit tantôt un titre comme *Quid sit idea*? tantôt le mouvement d'une page. On trouve aussi un joli résumé français de la *Consolation* de Boèce et surtout des citations récurrentes empruntées aux poètes.

14. Sur la langue du droit, cf. *G. P.*, 7, p. 167.

15. *G. P.*, 4, 159. Cicéron n'est pas un témoin sûr de l'authenticité du corpus aristotélicien. Mais *eleganter irrisit* la déclinaison sans cause d'Épicure (*G. P.*, 7, 343).

16. Cf. *infra*. *L'Encyclopédie* de Diderot fera de la revue des mots l'énoncé implicite d'une thèse en plaçant en exergue la formule d'Horace : *tantum series iuncturaque pollet. Tantum de medio sumptis accedit honoris* (*A. P.*, 242).

17. P. Courcelle, *Les Confessions de Saint-Augustin dans la tradition littéraire*, Paris, 1963, p. 176 et 177 commente la « version humaine » du *tolle, lege* (*Conf.*, 8, 12) donnée par la *Théodicée*, 100. *G. P.*, 6, 158 où Leibniz, comme du reste les éditeurs du temps (éd. des Louanienses, Cologne, 1616, 1, p. 57), lit *de uicina domo*. Ce faisant, Leibniz va à contre-courant d'une tradition et de toute une iconographie. On ajoutera l'opinion d'Érasme (*P. L.*, 47, col., 210) ; Augustin aurait sacrifié à une exagération de rhéteur sans avoir préalablement établi la nécessité du miracle : *non agi hic de homine uulgari, sed singulari uocatione diuinitus ad Ecclesiam allecto ; quae tamen ex alius calamo rectius fluxissent*. La bibliomancie obscurcit encore l'aventure (*ibid.*, 159) et n'apporte rien de plus. Le « tolle, lege » est formellement évoqué par Leibniz, *G. P.*, 7, 52, à propos de ses débuts de latiniste, de façon plus voilée, p. 126, cf. *supra*, n. 5.

18. Rarement cité cependant, du moins de façon étendue. Sénèque jouissait d'un statut plus relevé en France, de Montaigne à Fontenelle, qu'en Allemagne.

Un examen même partiel de la correspondance publiée montre le champ très étendu de ses intérêts philologiques : il forme le projet d'une *Bibliotheca uniuersalis selecta* aux prétentions encyclopédiques ; Vitruve, Pline, les historiens, serviront de base à ses développements modernes[19]. Il s'attache aussi aux éditions des Pères de l'Église : Tertullien, Lactance, Augustin, Salvien, et surtout les Grecs auxquels ils doivent tant[20]. On peut et c'est là un réel mérite, mettre cela au compte de ses devoirs de bibliothécaire scrupuleux tout autant que de son souci de recouvrir l'Europe d'un réseau académique disposant d'une information aussi complète que possible[21], mais à côté des incessantes démarches pour se tenir informé des derniers travaux parus et pour se les procurer, Leibniz reste un lecteur actif et critique. Il examine telle traduction d'Horace[22], discute telle leçon textuelle[23], souligne d'un bref commentaire la portée de telle œuvre trop vite rangée dans un genre mineur[24]. En tout cela, il se tient au meilleur niveau de compétence comme du reste maint contemporain, comme P. Bayle[25], et s'inscrit en faux contre l'opinion commune qui établit entre les diverses activités de la recherche sur l'Antiquité des cloisonnements étanches et artificiels. Or on ne saurait discuter sur des textes peu sûrs, ni sur des traductions contestables. Cela, évident aujourd'hui, devait être dit[26]. Aussi souhaite-t-il la multiplication d'instruments de travail commodes, de lexiques illustrés, de collections variées de *memorabilia*, afin de donner à l'érudition une base solide, des certitudes dont le degré de crédibilité soit déterminé[27].

19. Cette liste n'est pas exhaustive. Ne sont cités ici que les textes anciens utilisables, mais tous les auteurs classiques figurent dans les projets. Cf. éd. de Berlin, I, 5, p. 428-460 (en 1689). Cf. aussi la correspondance avec Huet, *G. P.*, 3, p. 9 sq. et plus anciennement la lettre envoyée en avril 1670 à Thomasius qui rend hommage aux grandes éditions de Vossius (Diogène Laërce, Catulle, Tibulle, Properce), Gronovius, etc. *G. P.*, I, p. 31.

20. Même observation pour la *Bibliotheca Patrum*, cf. éd. de Berlin, I, 6, p. 171 sq. Leibniz est sévère pour les Latins, Jérôme et Augustin exceptés, l'un « pour son érudition » l'autre « pour son esprit pénétrant », cf. à Bossuet, Foucher de Careil, 2, p. 328 sq. (1700).

21. Il a notamment assuré la direction scientifique de l'Académie de Prusse. On aura un aperçu de ses vues synthétiques, intégrant l'héritage classique dans un ensemble moderne, largement fondé sur l'allemand, en lisant la *Consultatio*... et autres écrits prospectifs, éd. Foucher de Careil, 7, p. 108 sq. Ceux *qui*... *siue impatientia siue infelicitate sua a latinitate repulsam passi sunt* auront ainsi accès aux lumières, sans être coupés de l'information ancienne rendue accessible dans des centres de documentation (*aerarium publicum* constituant une *encyclopaedia perfecta* fondée sur une *œuvre photienne* rassemblant les *excerpta* utiles). Bien entendu Leibniz croit encore possibles les esprits universels comme le sien mais envisage avec réalisme le progrès à venir.

22. *G. P.*, 3, 418 sq. Il produit aussi une planche gravée d'après l'animal vivant appartenant au Roi de Prusse pour établir que l'*urus* de César était un aurochs (*ibid.*, 425 à propos d'une édition récente), vers 1711.

23. Critique de textes augustiniens, éd. de Berlin, I, 6, p. 212-224.

24. Ainsi la fonction des panégyriques (Foucher de Careil, 1, 218). Pline provoque Trajan à ce qu'il y a de plus grand en lui offrant une meilleure vue de lui-même. Cf. *G. P.*, 6, p. 523 sq.

25. Le *Dictionnaire* de Bayle contient de remarquables articles d'érudition comme Épicurisme, Ovide ; très bonnes notices dans le *Journal de Trévoux* pour tout ce qui touche à l'Antiquité (édition, numismatique, etc...).

26. *G. P.*, 3, 263, à Burnett, 1699. Il faut ajouter que la contribution des philologues, depuis la Renaissance, est essentielle.

27. *G. P.*, 3, 326 ; *G. P.*, 5, 335, sans oublier la comparaison des sources autorisée par de meil-

Dans ces conditions les jugements souvent sévères portés sur la culture ancienne ne traduisent pas des mouvements d'humeur mais seulement un constat ; « il n'y a presque point d'auteur latin d'alors qui ait écrit quelque chose de tolérable sur les sciences, surtout de son chef », dit-il par exemple de l'époque impériale[28].

Cicéron est au centre de l'information philosophique sur les Anciens ; nous avons quelque peine à imaginer maintenant la régence qu'il exerce alors sur les classifications doctrinales ; rien n'est plus révélateur que la vaste *Histoire de la Philosophie* publiée en latin par J. Brucker de la survivance de schémas hérités du *de finibus*, *de natura deorum*, *de diuinatione*. D'importants développements dans les lettres, comme dans la *Théodicée*, discutent à partir de ses positions des questions, posées cependant tout différemment dans le monde chrétien, comme celle du *fatum*. On a pu avec quelque vraisemblance lui attribuer la paternité de notions aussi leibniziennes que celle d'*ordo causarum*, de *series rerum* ; simple similitude verbale ou orientation donnée par un mot? A l'évidence, on ne saurait isoler Leibniz de son temps. Retenons toutefois la haute estime dont jouit Cicéron auprès d'un philosophe de premier plan qui est plutôt avare de ce genre de reconnaissance ; la réhabilitation était déjà en route[29]. P. Gassendi, dès 1624, n'écrivait-il pas : *postremo quod respicit stylum genusque locutionis neque Ciceronianus sum, neque scholasticus omnino. Tenorem orationis sequor illaboratum et qui sponte fluit*[30]. Placée en tête d'un ouvrage dirigé contre les Aristotéliciens, cette profession de foi retrouve sous les déviations symétriques la leçon du *de Oratore* ; le latin de Leibniz répond assez bien à cet idéal et, dès la préface à Nizolius, c'est au nom de la clarté qu'il refuse l'abus des tropes. Voici comment il critique la substitution d'*influxus* à *causa* : *cum enim scholastici ante eum dudum in generali causae notione uenanda*

leures conditions de recherche. Cf. *G. P.*, 6, 523, *loc. cit.*, Leibniz imagine, bien avant Gaffiot, un dictionnaire illustré en taille-douce. Nous apprenons (éd. de Berlin, 1, 4) la curieuse prétention de la famille de Brunsvic-Lünebourg de remonter jusqu'à Attus Navius et de certains Napolitains qui comptent Cicéron parmi leurs ancêtres (p. 192 sq. et 535 sq.). Leibniz reste réservé et déclare « qu'aujourd'hui on peut dire que l'on a réduit l'histoire, et particulièrement la généalogie, en forme de science » (*ibid.*, p. 195, cf. 202 sq.). La généalogie avait alors une importance sociale évidente en étayant les grandeurs d'établissement.

28. Foucher de Careil, 2, 328 sq., et *ibid.*, 453. Apulée, Martianus Capella, Boèce, Cassiodore : « ces messieurs ont tout emprunté des Grecs ».

29. *Quis harum rerum peritus non intelligit Ciceronem de ipsa philosophia scribere, non dicam tam eleganter, sed tam ualide et lucide, ut mihi legenti aliquando uisum fuerit dolendum, sententias optimas non satis cognitas fuisse homini qui egregie adeo et exponere et confirmare posset qualescunque. Seneca certe, quanquam haud dubie multa habeat pulchra et acuta, a Ciceronis tamen lectione uenienti leuior et affectatior apparet.* (*G. P.*, 4, p. 146.) Sur *series rerum*, cf. *Confessio Philosophi*, 8° r. éd. Y. Belaval, note 55 et éd. O. Saame, p. 48-49. Le calcul des séries n'a certainement aucun rapport avec Cic., *Diu.*, 1, 55, mais la notion de suite réglée d'événements signifiants avait quelque chose de stimulant. Le cicéronianisme est ambigu dans la mesure où la scolastique a installé en fait un langage précis. Leibniz se félicite de l'avoir possédé, indépendamment de son contenu, grâce au système autodidactique qu'il avait pratiqué. Sur tout cela, cf. A. Michel, *La parole et la beauté*, Paris, 1982, p. 311 et pass.

30. *Exercitationes paradoxicae aduersus Aristoteleos*, Lyon, 1624. Éd. B. Rochot, Paris, 1959, p. 17.

sudassent, nec uerba illis commoda succurrerent, Suarez non quidem ingeniosior, tamen audacior fuit, et adhibito callide influxus uocabulo, causam definiuit : quod influit esse in aliud, barbare satis et obscure[31]. Indignation de jeune homme à qui il serait cruel d'opposer des abus analogues, ou réflexe conservateur réservant à Cicéron la création, éventuellement tropologique, de termes nécessaires. Le latin classique s'harmonise avec ce qu'il dit ; toute extension doit être contrôlée.

A propos d'une traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote dont l'auteur, Koch, lui avait envoyé des fragments, Leibniz, dans des lettres de 1701, précise ses exigences en la matière. La propriété des termes et la clarté de l'exposé doivent primer sur l'élégance supposée des circonlocutions et nous retrouvons ici, dans un cadre technique, l'art poétique du préfacier de Nizolius[32]. Si l'original contient une négligence, on la conservera, afin de ne pas compromettre ailleurs l'intelligence du terme propre : l'exactitude s'impose dans les deux sens, rendant inutiles les précautions oratoires. La version doit respecter l'esprit d'Aristote que les comparaisons internes à l'œuvre permettent de restituer, sinon une correspondance strictement observée des mots sera nécessaire ; vœu pieux mais d'application difficile car toute traduction de la *Métaphysique* dépend inévitablement d'habitudes de pensée et d'expression, soit que l'on fasse d'Aristote un scolastique, soit que pour éviter les mots de l'École on l'affecte de l'imprécision du bien dire. Les transitions supportent mal le passage du grec, ambigu, au latin et obscurcissent le raisonnement déjà peu clair. Leibniz n'hésite pas à conseiller l'emploi de paraphrases, bien distinguées du texte, destinées à rendre la version intelligible. On lira les pertinentes observations de notre réviseur[33] qui n'est guère satisfait des traductions existantes ; or

31. La difficulté éprouvée ici rejoint celles de Lucrèce, d'Augustin, de Boèce. Aucune langue n'a autant résisté aux efforts en vue de la rendre apte à l'énoncé des idées. Cf. R. Poncelet, *Cicéron traducteur de Platon*, Paris, 1957. Le passage cité est *G. P.*, 4, p. 148.

32. Le *Thesaurus Ciceronianus* auquel Nizolius doit, au regret de Leibniz, l'essentiel de sa gloire, fait l'objet de nombreuses éditions souvent augmentées, par exemple celles de l'*Apparatus latinae locutionis in usum studiosae iuuentutis* procurées par Alexandre Scot, Lyon, 1588, 1613, 1627, 1635, 1642. Maint ouvrage pédagogique, comme les *Flores latinae locutionis*, publiées à Paris, en 1628 par un Jésuite anonyme, en reprennent l'enseignement non sans affirmer une ambition tranquille : *nos .. uocabulorum fere intimas notiones, ac proprietates persequimur, quod unum in omni latinitate dominatur.* Cette discipline donne au latin du XVII^e^ siècle une grande unité ; ainsi s'explique sans doute qu'on ne rencontre presque pas de controverses sur des formulations promises par la suite à des interprétations fort divergentes (*cogito, uinculum*, etc...). Il y a là pour nous un noyau d'indétermination gênant, d'autant plus que des termes aussi différents que *uoluptas, gaudium, delectatio* sont employés comme des synonymes, et qu'il est impossible de préciser l'acception de mots-clés (*mens, animus, anima*) apparemment interchangeables. Ce phénomène se produit dans toutes les langues, mais la langue latine artificielle qui nous occupe était semble-t-il assez vivante pour s'accommoder d'une telle souplesse. On sait quelle peine inutile se donne Lucrèce pour distinguer *animus* et *anima* au fil de son III^e^ livre. Cf. Leibniz, *Confessio Philosophi*, p. 126, Saame : *animas... seu ut appellare malo mentes* ; les mots comme *seu* reviennent trop souvent pour ne pas donner une impression de flottement dans la terminologie. A noter que Leibniz supprime *Antibarbarus* dans le titre de son Nizolius. Il faut distinguer les ouvrages pratiques, cicéroniens, qui apprenaient le « bon » usage et les conservatoires *totius latinitatis* comme le *Thesaurus*.

33. *G. P.*, 7, p. 470 sq. La traduction d'Aristote était aussi nécessaire pour les philosophes que

le mouvement de restauration de l'aristotélisme demanderait des fondements certains : peu philosophes, les *metaphrastae* ont souvent manqué des notions essentielles, notamment en ignorant des commentateurs grecs mieux placés que les modernes pour comprendre le maître. Encore cela ne lève-t-il pas l'impossibilité d'assurer la valeur de telle formule-clé : *Aristotelici* τοῦ τι ἦν εἶναι *etsi uis appareat, non tamen satis constat, quomodo notio Autoris ex uerbis oriatur.* Était-elle mieux rendue par le mot-à-mot du Cardinal Bessarion : *quod erat esse*, ou par le traditionnel *quidditas*?

* * *

La fortune de Virgile est immense ; si Leibniz, reprenant un ancien thème diatribique contre la bibliomanie[34] regrette l'accumulation d'éditions somptueuses à la typographie, à l'illustration et à la reliure extrêmement soignées, il ne remet pas en cause le riche fonds virgilien de la Bibliothèque de Wolfenbüttel qu'il a eu la charge de conserver et de développer. Jusque dans ses dernières années il garde en mémoire la quasi-totalité de l'*Énéide* qui lui fournit dans les occurrences les plus variées des formulations connues de tous. Par ce biais, comme beaucoup de ses contemporains, il donne à ses idées bien mieux qu'une touche de bel esprit (aspect non-négligeable cependant) ; il leur confère une autorité intemporelle qui n'est pas évidemment celle du poète[35], mais celle d'un système culturel unifiant :

> *En.*, III, 72 : *terraeque urbesque recedunt* ne correspond plus seulement à l'apparent éloignement des côtes marines, mais au

celle de Plotin. Or on ne disposait pour l'un que du Cardinal Bessarion dont la traduction est entre les mains de Leibniz, pour l'autre que de celle de M. Ficin. La difficulté des auteurs et le prestige des truchements a longtemps paralysé la recherche. Un phénomène analogue explique le succès du Plotin de É. Bréhier. En ce qui concerne Aristote, il était important de le dégager de la langue scolastique, cohérente certes mais liée à l'emploi théologique de la *Métaphysique* ; au hasard de son œuvre Leibniz tente d'élaborer un vocabulaire précis, refusant Cicéron et l'École, il accepte par exemple comme équivalent d'ἐντελέχεια le barbare *perfectihabia* (*G. P.*, 6, 150) cf. *Monadologie*, 48, mais l'orthodoxie monadologique valait bien un néologisme, forgé deux cents ans auparavant par l'humaniste Ermolao Barbaro ; Leibniz, fidèle aux enseignements de Thomasius, insistait dès ses débuts sur la base concrète du vocabulaire d'Aristote (cf. *Préface à Nizolius*, *G. P.*, 4, p. 147. Koch remarque comme lui les gauchissements fâcheux introduits par les interprètes : *et Philologia graeca inprimis indigent Aristotelis Metaphysica. Cuius inscitia peperit nobis monstra illa nondum satis excussa, nedum extincta*, (*G. P.*, 7, 475). Une constatation analogue est encore d'actualité maintenant, où l'estimable traduction Tricot, vieillie, remplace trop souvent l'original.

34. Cf. entre autres Sénèque, *Tranq. an.*, 9, 5-6.

35. Sur la bibliothèque de Wolfenbüttel, cf. B. Schneider. *Virgil, Handschriften und Drucke der Herzog August Bibliothek*, Wolfenbüttel, 1982. La correspondance de Leibniz fourmille d'indications bibliographiques sur l'édition et le commerce des livres ; y figurent mainte facture, des commandes, des nouvelles des entreprises en cours. Dans ses projets académiques il insiste toujours sur la nécessité du fonds classique car les acquisitions récentes permettent d'élucider le message cryptique ou obscur des anciens et ne le remplacent en aucune façon. Nous apprenons que Dryden tira 1000 livres de bénéfice de son Virgile en 1698 (*G. P.*, 3, p. 320).

renversement de perspective de la révolution copernicienne, elle-même fondée en rigueur par Képler, nouveau Prométhée utilisant les mesures de Tycho-Brahé « *ut iura poli rerumque fidem legesque deorum* » *primus publicaret mortalibus*[36].

Leibniz recourt délibérément à cette relecture « pour donner aux paroles des poètes un sens philosophique »[37].

En., VI, 724 : *mens agitat molem*, entre mille emplois, apparaît dans la *Théodicée* pour fixer un moment polémique, « de beaux vers exprimant une mauvaise doctrine », celle de l'âme du monde.

Dans le même esprit, les *Nouveaux Essais* réfutent, à partir des observations microscopiques de Leuwenhoeck, la lecture priscillianiste de Virgile[38].

Georg., 2, 325 : *Cum pater omnipotens fecundis imbribus aether*
Coniugis in laetae gremium descendit et omnes
Magnus alit magno commistus corpore foetus.

La science nouvelle « a réhabilité le genre masculin » un peu trop vite assimilé à la pluie, et laissé le poète dans son allégorie, ce qui le dispense d'une vaine réactualisation.

On voit comment les acquisitions récentes se coulent aisément — fût-ce *a contrario* — dans une vulgate explicite, comparable dans son principe à celle que l'Antiquité avait bâtie à partir des matériaux empruntés à Homère. Si l'ingénieuse présentation de l'écu prophétique d'Énée comme un prototype de ces représentations simultanées à pièces mobiles dont on s'enchante dans les cabinets d'optique peut faire figure de brillant rapprochement entre fiction et réalité, on peut aussi l'interpréter comme l'affirmation de la continuité dans l'appréhension synchronique des événements étirés tout au long de l'Histoire. Virgile, en effet atteint au sublime[39] et émet inconsciemment images et formules

36. Claudien (*Épigr.*, 16, v. 5) se rencontre ici avec Virgile. Cette épigramme, qui évoque l'amusement intéressé de Jupiter devant la sphère céleste d'Archimède, est souvent alléguée dans des contextes cosmologiques à la gloire de l'esprit humain, cf. *ibid.*, v. 12, *humana sidera mente regit*. Vers la même époque on frappe une médaille avec la devise *cogit omnia moueri* ; mais le véritable et courageux chantre du système reste G. Bruno. « Nous pouvons faire mieux qu'Archimède », déclare Leibniz, alors que Cicéron éprouvait une admiration quasi-religieuse pour sa réalisation.

37. *G. M.*, 2, p. 307 (en 1696), à propos des *noxia corpora*. *En.*, 6, 731.

38. *Théodicée*, 8, *G. P.*, 6, p. 54-55. Cf. *Géorg.*, 4, 221 : *Nouveaux Essais*. *G. P.*, 5, p. 295. La *Théodicée* cite également les « beaux et célèbres » vers de Scaliger (56, *G. P.*, 6, p. 81) avec, semble-t-il, une égale estime.

39. Le « sublime » est lié à la question de l'enthousiasme. Leibniz ne croit guère aux affirmations extrêmes mais s'il ne prend pas à la lettre les anecdotes ou les invocations qui font intervenir les Muses, il admet « que nous sommes poussés quelquefois par un certain instinct à quelque chose de grand et de sublime » ; *G. P.*, 3, p. 407 sq., dans le cadre des lettres à Coste (1711) relatives aux thèses de Shaftesbury (1709). — Tacite accède aussi au sublime. L'écu d'Énée (p. 436) en est une sorte de preuve ; rappelons que Boileau avait donné en 1674 une traduction du *Traité du Sublime* plusieurs fois rééditée dans le siècle suivant.

d'application imprévisible. Ainsi Jean Scot avait invoqué Euclide et la géométrie des parallélogrammes pour faire comprendre la position intermédiaire des anges à la fois présents sur la terre et dans le ciel ; Leibniz cite pour sa part *En.*, IV, 177 : *ingreditur solo et caput inter nubila condit*, image à ses yeux plus prégnante. Traitant de l'assistance divine, il observe que « le héros de l'*Énéide* ne marche que sous la direction d'un dieu ». Devoir destructeur, rappelé sans cesse à Énée, qui soutient le livret de Nahum Tate, poète lauréat, mis en musique par Purcell dans son opéra *Dido and Aeneas* joué avec succès en 1689.

La haute estime, visible dans tous ces exemples choisis dans une multitude, n'empêche pas certains errements, Leibniz envoie à l'abbé Fraguier, *nouo Maroni*, un poème pour l'encourager dans sa tentative d'exposé, en vers latins, de l'harmonie préétablie. Conscient d'avoir accédé aux sommets de la connaissance *edita doctrina sapientum templa serena* (Lucr., 2, 8)[40], c'est avec un ton lucrétien qu'il résume sa pensée, énoncé ferme propre à décourager le nouveau Virgile :

> *nec praeter monadas quicquam subsistere fixum et monadum harmonicen*[41].

Bien d'autres poètes fournissent telle ou telle expression sans doute proverbiale : le *quod uitae sectabor iter*[42]? d'Ausone sert à la fois à retracer les incertitudes d'Augustin et à montrer le difficile exercice de la liberté de choix ; la salvation finale de P. Bayle s'appuie sur Augustin, mais aussi sur Virgile et Lucain[43]. *Quid plura*?

Pièces de circonstance.

On hésite aujourd'hui à porter un jugement sur les nombreux poèmes latins qui ne paraissent guère différents des productions de ses contemporains. Fier de sa virtuosité métrique de jeunesse, Leibniz ne laisse passer aucune occasion : épithalames, célébrations diverses. Il semble même avoir formé le projet d'une vaste fresque philosophico-scientifique dont il ne rédigea que le canevas. La mise en vers latins donne alors une sorte d'option sur le temps destructeur en mettant événements et pensées dans une lumière d'éternité. On se sent toujours en quelque façon émule de Virgile et d'Ovide, on n'ose pas marcher sur les traces de Lucrèce qui pourtant se montre à chaque pas.

40. Cette même citation sert ailleurs à ridiculiser l'arrogance des *psittaci Cartesii*. (*G. P.*, 4, p. 332.)

41. Sur l'abbé Fraguier, cf. *G. P.*, 3, p. 613 sq. et 648.

42. *Théodicée*, 100, *G. P.*, 6, p. 158 et *G. P.*, 4, p. 310 (appliqué à Descartes).

43. *Théodicée*, 87, *G. P.*, 6, p. 101. Le recours aux poètes est universel, Ovide, Lucain, Claudien surtout, mais aussi Horace, Lucrèce, Prudence, Scaliger. Il arrive qu'une formule soit expliquée par son contexte, cf. *G. P.*, 6, p. 201 et 204. *uideo meliora* .. d'Ovide. Cette immense matière relèverait d'un traitement complet.

Fontenelle insiste dans son *Éloge* de 1716[44] sur ces pièces ; son appréciation *cum grano salis* ne manque pas de pénétration : « ce qu'il dit lui appartient. Il a la force de Lucain, mais de Lucain qui ne fait pas trop d'effort ». On ne saurait mieux résumer la doctrine classique de l'imitation réduite à une manière qui en cautionne l'originalité. Il n'est pas jusqu'à de petits chefs-d'œuvre comme la commémoration du perroquet de Mlle de Scudéry pour nous laisser un doute sur la synthèse réussie de l'érudition, de la préciosité et de la forme déroutante de sincérité que comportait alors ce mélange. L'actualité pénètre elle aussi en force dans ce conservatoire verbal : Leibniz multiplie les allusions au phosphore, compréhensibles si l'on veut bien songer à ce que cette matière récemment isolée pouvait avoir de fascinant pour des esprits encore dépendants du partage initial établi dès la Création entre la lumière et ce qu'elle éclaire[45]. Les bombes et leur puissance terrifiante, la remise en cause de l'histoire humaine liée à leur emploi, « *seclorumque labor paucis euertitur horis* » l'émeuvent au point de manquer aux règles métriques. Nous rencontrons aussi un grand nombre de devises, genre difficile où s'impose la concision ; en 1697 il conçoit une médaille destinée à immortaliser la découverte du calcul binaire : autour de tables de correspondances on y peut lire[46] :

Omnibus ex nihilo ducendis sufficit unum

ce qui exprime la substitution de 1 et 0 à tout chiffre dans les nombres, et l'orgueilleuse mention généralisante :

Imago Creationis (inuenit G. G. L.)

On mentionnera également les arithmostiches et les chronostiches, procédé mnémotechnique qui paraît bien peu commode, mais qui connut une vogue durable. Un vers latin contient à l'état latent la date à retenir :

Da pie Christe Vrbi bona pax sit tempore nostro = MDCXVIIII

peut indiquer l'année 1619[47]. Simple prouesse de marquetterie, ce sin-

44. Fontenelle, *Éloge de Leibniz* (1716) à lire dans Dutens, *G. G. Leibnitii opera omnia*, I, p. xx et suiv. (Genève, 1768).

45. Leibniz manifeste même de la considération pour la topologie affective de la Carte du Tendre ; sur le perroquet, cf. Foucher de Careil, 2, 223 sq., et 252. Il convient de replacer la séparation du phosphore dans le contexte du renouveau de la chimie, cf. éd. Berlin, I, 2, p. 295 et 309, et *G. P.*, 4, 143. *In Bombos* (1688), éd. Berlin, I, 5, p. 365, cf. *ibid.*, p. 404, *balista*, lui fait observer son correspondant qui propose un substitut, doit comporter un a initial long (gr. *ballein*). Bossuet, Foucher de Careil, I, p. 422, en fait un commentaire ironique.

46. Cf. *Deutsche Schriften*, I, p. 402-407, avec esquisse de la médaille qui ne fut pas frappée, cf. éd. Berlin, I, 4, p. 123, médaille commémorant le mariage de la princesse Sophie Charlotte ; une perle fermant une couronne : *munere coeli unio*. Explication : « le mot latin *unio* non seulement veut dire *une perle*, mais encore l'*union*, ou *j'unis*. »

47. *De arte combinatoria*, *G. P.*, 4, p. 101, en 1708, il écrit à des Bosses : *chronostichorum uel potius arithmostichorum artificium non sperno, cum usum insignem ad Historiam discendam aliaque*

gulier exercice met à profit l'indifférence de la numération romaine à l'ordre d'écriture des composants ; il s'agit d'une sommation indépendante de l'énoncé du vers qui est en outre un vers Protée. Sans partager pleinement l'engouement de ses correspondants, Leibniz est tout de même séduit par l'équivoque entre chiffres et lettres, sans préjudice de l'usage pédagogique qui indique la mémorisation incroyablement facile de formules bien plus complexes que les nombres signifiés. On peut se demander dès lors quelles étaient les chances des langages numériques.

Le sentiment mêlé d'admiration pour Louis XIV et d'hostilité envers sa politique religieuse et étrangère se coule tout naturellement dans des expressions latines ; rêve de monarchie universelle, inspiré de l'Empire Romain, *arbitrium rerum* qui semble devoir revenir au roi de France ; idéal pacifique de *securitas publica* ; fable d'un nouveau genre, véritable reprise du *Songe de Scipion*, dans laquelle saint Louis apparaît à son lointain successeur pour lui donner, en vue de la terre de Hollande, une admonestation solennelle de trente neuf vers latins[48] ; à ce moment crucial, *Mars Christianissimus* peut encore conférer à cette titulature féroce un sens heureux. A condition toutefois de savoir dominer la victoire, et de ne pas encourir le jugement des Bretons sur l'occupant romain :

> Tacite, *Agricola 30* : *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*, à peine modifié par Leibniz : *ubi seruitutem stabilierunt, pacem uocant*[49].

Le roi en effet exerce une fonction dynamique presque métaphysique, *mens agitat molem*[50], qui n'a aucunement besoin de confirmation miraculeuse. Constantin a été mal avisé de laisser s'établir l'histoire du *labarum* : « je crois, remarque l'auteur du *Dialogue sur les systèmes de religion*, que la voix de Dieu qui nous parle intérieurement doit avoir autant de pouvoir... que la vue d'un prodige qui étonne le vulgaire ». Il appartient au détenteur du pouvoir de prévoir les conséquences de toutes les Croisades : *tantum religio potuit suadere malorum*[51], et de se

memoriae obiecta numeris designata praestare possit, uelut capita Bibliorum Sacrorum, titulos corporis iuris. G. P., 2, p. 359, en 1711 il lit la date dans le vers :

Dant geminis Octobri aquilis bis fata leones
D MI I C I VILI I L

soit MDCLLVIIIIII. Ce qui, on en conviendra sans peine, est peu probant, même en légende d'une médaille (Foucher de Careil, 7, p. 499-500).

48. Foucher de Careil, 5, p. XXII-XXIII ; cf. 6, p. 169. « L'histoire de l'avenir » (l'apparition de saint Louis) se trouve *ibid.*, p. 263, 353-354, et 366. L'appellation *Mars Christianissimus* montre bien la complexité de la figure du roi.

49. Foucher de Careil, 3, p. 123.

50. Foucher de Careil, 1, p. 382.

51. Foucher de Careil, 2, p. 522. La citation de Lucrèce apparaît *ibid.*, p. 520.

défier des unanimités de surface ; la *concordia discors* a plus de réalité que la *concordia concors*[52].

Dialogues et mythes.

La forme dialoguée et l'exposé mythique se rencontrent souvent sous la plume de Leibniz comme du reste dans l'œuvre de maint écrivain du temps. Le latin continue ainsi une chaîne commencée avec Cicéron, prolongée par Augustin et leurs épigones, qui prend son origine dans la méthode socratique. Mais notre philosophe qui connaît bien, pour en avoir traduit quelques-uns, les dialogues de Platon, sait que le dévoilement progressif de la vérité — *a cognitis ad incognita*[53] — mesure très précisément l'exactitude de la pensée du scripteur : *facile esse dialogos scribere, quemadmodum facile est temere ac sine ordine loqui ; sed oratione efficere, ut ipsa paulatim e tenebris eniteat ueritas et sponte in animis nascatur scientia, id uero non nisi illum posse qui secum ipse accuratissime rationes inierit, antequam alios docere aggrediatur.* Aussi convient-il de ne pas se laisser prendre au charme du *familiaris sermo* et à l'impression de facilité qui s'en dégage. Les mêmes observations s'imposent a propos des créations fabulaires. Dans la masse des possibles, retenons trois remarquables spécimens : l'entretien de l'ermite et de Béelzébub dans la *Confessio Philosophi*, l'histoire remaniée de Deucalion et Pyrrha, la vision finale de la *Théodicée*.

La *Confessio Philosophi* fut composée à Paris en 1673 et constitue un premier essai de ce qui fera plus tard les thèses sur la liberté de l'homme et la justice de Dieu exposées dans la *Théodicée*. Elle resta inédite[54]. Elle met en scène un théologien catéchiste et un catéchumène philosophe et s'ouvre sur des définitions célèbres : *(Quid) amare? — Felicitate alterius delectari — Quid delectari? Sentire harmoniam*, d'où suit immédiatement : *omnis felicitas harmonica est* ; or le spectacle du monde et les inégalités de la rétribution semblent y contredire ; le théologien introduit alors une *fabula* lointainement inspirée de la geste de Macaire

52. Foucher de Careil, 1, p. 347. Cet appel implicite à Ovide et Horace (*Ép.*, 1, 12, 19) est plus une expression proverbiale qu'une citation.

53. *Pacidius Philaleti* (de motu) Couturat, p. 594-595, écrite (il s'agit d'une lettre en dialogue) en 1776, *in naui qua ex Anglia in Hollandiam trajeci.* Le début du passage imite celui des dialogues cicéroniens, y compris — *mirabile dictu!* — celui du *de Republica*, non encore retrouvé alors. *Ibid. Cum nuper... asseruissem Socraticam disserendi methodum, qualis in Platonicis dialogis expressa est, mihi praestantem uideri ; nam et ueritatem animis familiari sermone instillari, et ipsum meditandi ordinem, qui a cognitis ad incognita procedit apparere, dum quisque per se nemine suggerente uera respondet, modo apte interrogetur...*

54. Jusqu'en 1915 (édition I. Jagodinsky). L'édition moderne de référence est celle de Otto Saame : G. W. Leibniz, *Confessio Philosophi. Ein Dialog*, Francfort, 1967. On trouvera dans les notes 188 à 197 les rapprochements repérés (*Antiquitates Franciscanae*, Jacques de Voragine, Virgile, Sénèque...). Il y en aurait bien d'autres comme Cic., *Cat.*, 1, 14. Le texte occupe les p. 32-132 (avec trad. allemande). L'épisode de Béelzébub se trouve p. 112-118. Pour les définitions liminaires, cf. p. 32 et l'importante note 6, p. 137-138.

et de ses efforts en vue de réconcilier le diable avec Dieu. Un ermite implore le retour en grâce des démons et des réprouvés ; le Tout-Puissant *(Omnipotens) uultu quo caelum tempestatesque serenat* accepte, à condition que les intéressés eux-mêmes le demandent. Il s'ensuit un très vif échange de propos entre leur porte-parole Béelzébub et l'intercesseur au zèle indiscret où la verve de Plaute se joint à la tradition allemande du diable redoutable et bonhomme :

> E. *At quantula aliquot momentorum iactura est quae audiendo homuncioni optime omnibus cupienti impendes.* B. *Quid uis ergo?* E. *Scito me de salute uestra cum Deo egisse.* B. *Tene? Cum Deo? o dedecus coeli, o infamiam mundi, o indignitatem uniuersi!*
> ... B. *Extra me sum.* E. *Reuerteris in te ipsum.*

Dieu donne alors la formule que devra prononcer Béelzébub en venant à résipiscence ; nouvel accrochage de procédure :

> E. *Age ergo ad thronum Dei eamus. B. Quid? Satin'sanus es, egone ad illum, an ille ad me? ... Egone qui laesus sum? Illine Tyranno supplex fiam? O bellum intercessorem! O pestem hominis!*

Le Malin s'évanouit en prononçant un véritable centon de réminiscences classiques :

> B. *Intrat uenenum membra, iamque omnes furit*
> *Rabies per artus : scelere cumulandum est scelus.*
> *Sic expiamur. Sola furibundo hostia*
> *Mactatus hostis. Spargere in uentos iuuat,*
> *Laceramque uiui, mille tractam partibus,*
> *Totidem doloris speciminibus actam mei,*
> *Ipsi uocantis ad resurgendum tubae,*
> *Subtrahere carnem.*
> E. *Deus in adiutorium meum intende.*
> B. *Pallidi fauces Aruerni, uosque Taenarei lacus...*

L'ermite constate son échec : *O desperatum! O hostem Deo, uniuerso, sibi.* Cette altercation baroque rappelle certains livrets d'oratorios ; distraction d'érudit en première analyse, elle répond à ce qu'en dit le philosophe : *seueritatem argumenti nostri iucundo interscenio distinxisti aut potius Epilogo obsignasti.* Divine comédie adaptée fondamentalement à son contexte, elle fonctionne comme une parabole ou comme une féerie.

Le *De libertate, fato, gratia Dei* s'achève sur une fable symbolique, version nouvelle du mythe de Deucalion et Pyrrha[55], qui tend à exonérer

55. Grua. *Textes inédits...*, Paris, 1948, vol. I, p. 319-322. Cet opuscule remonte environ aux années 1683-1686.

Dieu de la responsabilité morale des actes commis par les hommes en raison de leur limitation originelle et non par l'effet de la prédétermination divine. Des pierres jetées par les héros ne naissent pas tout de suite — *ut poetae uolunt* — des hommes, mais des statues hominiformes que Deucalion pourra animer en chœurs homogènes selon leur réponse aux divers modes musicaux. Il dispose à cette fin d'une table directrice où les Parques et Jupiter ont inscrit, les unes les propriétés nécessaires des nombres harmoniques, l'autre la clé et quelques principes arbitraires du chant. Sur ces tables d'or et de diamant apparaît comme en un miroir l'avenir promis à chaque chœur de candidats à la vie, d'où grande perplexité de ceux qui ont ainsi à choisir entre des lots toujours insatisfaisants par quelque aspect. Passées maintes difficultés, Deucalion et Pyrrha ont la surprise de se voir imputer, quand ils s'apprêtent à jouir du repos aux Champs Élysées, tous les malheurs survenus aux hommes qu'ils avaient appelés à l'existence. Ils invoquent pour leur défense Ovide et *nescio quem Graecum Metamorphoseon scriptorem.* On a recours à la Balance du Zodiaque dont la *mirabilis natura* consiste en ceci qu'elle apprécie non les poids corporels mais les *causarum momenta... ut pro materia sint uerba, et pronuntiatis tantum rationibus pro cuiusque ui lances inclinentur.* Après oscillations et incertitude, la Balance donne sa caution au choix du joueur de lyre qui avait privilégié la série conduisant à une assimilation des hommes et des dieux. Le récit se termine sur un retour à la situation de départ, chaque chœur étant cette fois placé sous la table matrice ; une lumière « ultramondaine » révèle enfin l'harmonie de tout le réel et de tout le possible et la formule même de l'optimisme : *ab ipsa aeterna atque infinita sapientia nihil melius reperiri potuisse quam quod factum est.*

Un résumé rend assez mal la richesse d'invention et d'érudition du texte. Fidèle à une topique ancienne, Leibniz conçoit le mythe comme un *admirandum atque inauditum spectaculum* ; dans l'éclairage surnaturel de la fiction se rencontrent les éléments traditionnels des légendes de Thyeste, Œdipe, Ixion, Tantale, la philosophie morale des modes phrygien, lydien avec la psychagogie sous-jacente, les thèses modernisées des Pythagoriciens, la thématique physique de l'équilibre des forces... tout cela au service d'une démonstration *similitudine quadam aptiore* mettant en œuvre les ressources de la fable et sa puissance de suggestion[56]. De nombreux bonheurs d'expression font penser à Ovide, la mise en scène à Prudence et à la *Psychomachie*, la tonalité aux écrits ésotériques alors à la mode : *Postremo raptis mentibus in profundum Diuinitatis ipsum aeternae Rationis Archiuum obtulit sese, ubi admissis*

56. Il s'agit bien d'une *retractatio* dans laquelle l'auteur affirme à la fois la parenté et la dissemblance de son propos avec le matériel poétique ancien. Ces quelques pages mériteraient une étude exhaustive des sources et de leur élaboration. Le texte guide est Ovide., *Met.*, I, 348-415.

et numerus Tabularum siue chororum omnium qui captari possent-hoc est Mundorum possibilium-infinitus licet, totus apparuit.

Tout aussi remarquable est dans la *Théodicée*[57] la continuation par Leibniz du dialogue sur le libre arbitre de Laurent Valla. Théodore, « grand sacrificateur », est visité par un songe qui lui révèle le nombre infini des événements possibles, par exemple les déterminations qui auraient pu faire de Sextus Tarquin un tout autre homme, bien que celui de l'Histoire fût nécessaire et finalement bon : « Le crime de Sextus sert à de grandes choses ; il rend Rome libre, il en naîtra un grand Empire, qui donnera de grands exemples. Mais cela n'est rien au prix du total de ce monde, dont vous admirez la beauté, lorsqu'après un heureux passage de cet état mortel à un autre meilleur, les Dieux vous auront rendu capable de la connaître ». Bien que le texte soit écrit en français, il est imprégné de l'esprit Livien assimilé, comme on l'a vu, par une sorte d'infusion initiatique ; cette histoire mise en apologue acquiert une valeur démonstrative analogue à celle des citations, ambiguë comme la pyramide sans base, allant croissant à l'infini, que voit Théodore en extase.

De arte combinatoria.

Écrit à vingt ans par Leibniz, réimprimé par la suite à son insu, le *De arte combinatoria* constitue une sorte de banc d'essai d'une pensée encore toute imprégnée de formation classique et médiévale. Il est significatif que le mot même de combinatoire soit dû à « Jord. Bruno », que soit reproduit en guise de frontispice l'ancien schéma des combinaisons des quatre qualités, sec, chaud, humide, froid dont le dosage divers figurait tous les tempéraments possibles ainsi que les thérapeutiques correspondantes[58]. Mais si l'extension du procédé peut se révéler féconde en logique formelle, en jurisprudence voire même en géométrie ou en théologie, il ne faut pas en attendre autre chose que le développement ingénieux d'une tautologie. L'application à la langue exige d'elle une constance qu'elle n'a pas. On rejettera comme impraticables les réductions proposées, par exemple par Becher, du latin à un lexique basique numéroté où la syntaxe devient arithmétique, et on préférera

57. *Théodicée*, 405-417, *G. P.*, 6, p. 357-365. En 1711-1712 le P. des Bosses traduisit la *Théodicée* en latin. Leibniz mourut avant d'en avoir vu les dernières épreuves (1716). Il avait lui-même demandé à Des Bosses d'assurer ce travail qu'il révisa avec soin. Dans la bibliothèque d'un des « appartements-mondes » de la vision se trouve un livre où des rubriques numérotées développent l'histoire des individus correspondants ; en mettant le doigt sur une ligne, « on voit représenté dans tout son détail ce que la ligne marque en gros ». Une hiérarchie d'informations réalise là un rêve d'encyclopédiste (*ibid.*, 415, p. 363).

58. P. Gassendi, *Exercitationes paradoxicae aduersus Aristoteleos*, Lyon, 1624, éd. B. Rochot, Paris, 1959, p. 33, juge sévèrement cette combinatoire : *qui garrulitatem solum exercuerunt circa ineptas et friuolas qualitatum combinationes* ; mais le jeune Leibniz s'y livre sans scrupule nettement plus tard (1666).

la combinaison des idées sur le modèle des roues de Lulle. C'est à ce propos que Leibniz recourt à des exemples empruntés à des auteurs anciens : il évoque le passage de la *Cité de Dieu* (19, 1-2) où Augustin énumère d'après Varron les nombreuses définitions du bien suprême qui naissent de la confrontation des sectes philosophiques, il cite les vers Protée de Scaliger, les prouesses métriques de P. Optatianus. Il fait des variations sur des vers de Virgile et d'Ovide, s'amuse à calculer le nombre des hexamètres possibles avec les mêmes mots et le nombre bien plus grand encore des mots possibles avec les vingt-trois lettres de l'alphabet latin. Ces jeux de virtuosité confirment ce que « Pacidius » disait de sa facilité métrique et justifient peut-être le reproche de puérilité porté par l'homme mûr sur cette œuvre de jeunesse ; nous en retiendrons seulement que, de même qu'à l'endroit des raisonnements scolastiques, Leibniz reconnaît aux *studia latina* une valeur de propédeutique intellectuelle, mais cela selon des modalités bien précises qu'il importe de définir[59].

Lingua rationalis.

Il conviendra d'élaborer une Grammaire générale des langues et particulièrement du latin afin de rendre possible la traduction en langue rationnelle. Leibniz part de la situation de fait en Europe où le latin est la langue des savants même si de nombreux travaux sont originairement rédigés en idiomes nationaux ; un double travail permettra dans un premier temps de tout réduire au latin, dans un second

59. A titre de spécimen, cf. *G. P.*, 4, p. 76-77, l'analyse serrée de Varron et de ses insuffisances logiques. Voici dans sa forme originale le passage, inspiré de Lucrèce, sur les vocables possibles (*ibid.*, p. 89) :

Vocum omnium ex paucis literis orientium exemplo ad declarandam originem rerum ex Atomis usus est ex doctrina Democriti ipse Aristot. 1. de Gen. et Corr. text. 5 et illustrius lib. Metaph. c. 4, ubi ait ex Democrito, Atomos differe σχήματι, id est Figura, uti literas A et N; θέσει, id est situ, uti literas N et Z, si enim a latere aspicias, altera in alteram commutabitur; τάξει, id est ordine, v. g. Syllabae AN et NA. Lucret. quoque lib. 2 ita canit :

Quin etiam refert nostris in versibus ipsis
Cum quibus (complexiones) et quali sint ordine
(variatio situs) quaeque locata.
Namque eadem coelum, mare, terras, flumina, Solem
Significant : eadem fruges, arbusta, animantes :
Si non omnia sint, at multo maxima pars est
Consimilis ; verum positura discrepitant haec.
Sic ipsis in rebus item jam materiai
Intervalla, viae, connexus, pondera, plagae,
Concursus, motus, ordo, positura, figura
Cum permutantur, mutari res quoque debent.

Et Lactant. Divin. Inst. lib. 3. c. 49 pag. m. 163 : Vario, inquit (Epicurus, ordine ac positione conveniunt atomi sicut literae, quae cum sint paucae, varie tamen collocatae innumerabilia verba conficiunt. Add. Pet. Gassend. Com. in lib. 10. Laërtii.

Sur les poèmes de P. Optatianus Porphyrius, cf. *P. L.*, 19, 395 sq. La combinatoire juridique, qui remonte à Cicéron, a pu donner au jeune Leibniz une idée de la *catena demonstrationum* issue de définitions correctes. Cf. *G. P.*, 1, p. 169 sq., sur le rôle des Jurisconsultes romains, cf. *ibid.*, p. 174.

de traduire cette vulgate en langue rationnelle. Sans nous attarder à cette ultime démarche, la plus importante sans doute aux yeux de l'auteur mais qui est restée à l'état de projet, il est remarquable que Leibniz, qui se montre si attaché à l'héritage ancien jusque dans le détail des mots, n'hésite pas à proposer pour ce latin intermédiaire une grammaire normalisée éliminant les *anomala*, non seulement dans les formes, les flexions, etc., mais surtout évitant toute ambiguïté de sens. Le procédé cicéronien de la paraphrase, la substitution, là où fait défaut un synonyme univoque, d'une *définition* aux termes équivoques suffiront à assurer le fonctionnement de cette expression relayée. C'est peut-être faire bon marché des habitudes acquises, chacun ayant bien certainement un sens différent des anomalies à expliciter. Les exemples allégués n'emportent guère la conviction :

> *ita pro « Dominus indiget eorum » dicemus « Dominus uult eos habere, quia sine ipsis aliquid necessarium efficere non potest. Vbi uides me pro indigere coactum substituere definitionem, quia synonymum anomalia carens non succurrit.*

Leibniz est conscient du fait que l'on ne fait ainsi que reculer l'explication :

> *itaque et postea in definitionibus, si absolutae esse deberent et omnem perfecte linguam exprimere, etiam deberent phrasium et expressionum anomalarum praescribi definitiones*[60].

Mais, dans la pratique, cet ultime travail qui revient en fait à ruiner le projet peut être évité par le recours à la paraphrase. Toutes les définitions n'ont pas certes le caractère ouvert et accompli de séries qui expriment *simplicissime* des grandeurs de mathématique concrète[61], cependant le soin, l'acribie pourrait-on mieux dire, apporté à leur rédaction justifie, en fonction de ces impératifs, l'inlassable effort en vue de dresser des tables comparables à l'axiomatique géométrique. Grâce à elles, et grâce à l'accord préalable qu'elles supposent entre les deux parties en communication, il peut y avoir démonstration entendue comme *catena definitionum*. Il est intéressant de noter que tous ces ensembles sont intérieurs au latin, procèdent largement des lexiques phi-

60. Cf. *Lingua rationalis*, *G. P.*, 7, p. 28 sq., et *Analysis linguarum*, Couturat, p. 352 sq. ; ces textes appellent un examen complet, en relation avec l'œuvre écrite. On ne peut l'entreprendre ici. Leibniz, à la différence de Lucrèce, semble se trouver à l'aise dans le latin fort honorable qu'il écrit, sans doute parce qu'il s'agissait d'une langue technique éprouvée, sans véritables rapports concrets avec l'*usus originarius* à retrouver sous l'évolution tropologique (cf. *préface à Nizolius*, *G. P.*, 4, p. 140). Il faut que la définition recouvre étroitement le sens : *definitio enim nihil aliud est quam significatio uerbis expressa, siue breuius, significatio significata* (*ibid.*), que le signifié s'identifie au signifiant, dans un *terme* (*terminus*) de valeur constante. C'est ainsi que la connaissance des « bons » auteurs, de ceux dont le langage possède ce genre de cohésion, représente une façon de norme intemporelle ; l'érudition joue là comme un concret de substitution.

61. Sur la *mathematica concreta*, cf. *G. P.*, 1, p. 187.

losophiques existants mais aussi représentent un effort original de précision[62] :

Axis est recta immota in figura mota
Perfectio est magnitudo realitatis
Harmonia est similitudo in dissimilibus
simplicitas quaedam in multitudine
Tempus est ordo continuus existentium secundum mutationes
Affectus est determinatio animi ad quandam seriem cogitationum.

Un tel échantillonnage incluant la physique, la philosophie première, la psychologie, sans oublier les innombrables définitions concrètes de *realia*, montre l'ampleur de l'entreprise, et aussi à quel point les équivalents tenus pour plus clairs dépendent en fait des présupposés du système. Entre le terme peu déterminé et la définition tendancieuse, où déceler le sens? Existe t-il seulement, à l'état libre, hors d'un contexte? En fait, il ne faut pas poser ainsi la question ; passer des notions confuses aux notions distinctes revient en effet à contempler « le dos de Dieu » comme Moïse, ou, comme les sauvages d'Amérique, à faire jaillir le feu du frottement. La démarche inverse s'impose qui est celle des savants tirant feu et chaleur des rayons mêmes de la lumière solaire soumise aux miroirs et verres ardents et partant *a primis ideis simplicissimis* vers la complexité du monde. Là, peu importe le langage choisi.

Il y a une sorte de ferveur dans les tentatives universalistes de Leibniz. Le titre des *Initia scientiae generalis* est *Aurora ... a diuina luce ad humanam felicitatem* ; la lumière solaire de l'intelligence se glisse même dans un jeu de mots onomastique qui réunit le pseudonyme Lubentianus à l'épigraphe :

nascere et aetherios luci coniunge colores
Sol animae motusque sacros immite lubenti[63].

L'idée de la caractéristique universelle procède d'une intuition enfantine invétérée bien proche d'une élection singulière : ... *nescio an quisquam mortalium ueram rationem hactenus perspexerit, qua cuique rei numerus suus characteristicus assignari possit.* Les plus savants contemporains *fassi sunt se non intelligere quid dicerem.* Cependant, Leibniz, qui tient toujours le plus grand compte de l'opinion d'autrui, passe outre ce scepticisme car sa conviction repose à la fois sur sa propre

62. On lira dans Couturat, *Opuscules et fragments*..., p. 437 sq., mainte définition, l'idéal à atteindre est la *commutabilité* (*ibid.*), p. 35).

63. *Aurora.*, *G. P.*, 7, 54 sq., ce titre est peut être inspiré de Glanvill dont Leibniz a pu connaître l'œuvre en Angleterre. Toute l'époque est dominée par la thématique de la lumière et de l'Orient, au double sens astronomique et culturel. Cf. A. Kircher, *Ars magna Lucis et Vmbrae*, Rome, 1636, et l'admirable planche sur laquelle s'ouvre le volume. Leibniz dans le même esprit professe un véritable illuminisme : *uis tamen necessitasque ueri, quam demonstrationem uocant supra numeros figurasque assurgit neque in imaginibus sita est, sed diuinae lucis imitamine in quibusdam inuisibilibus radiis consistit* (*G. P.*, 7, 55).

histoire d'*autodidaktos* et sur la clef qu'il croit avoir trouvée dans une analyse raisonnée des mathématiques : *uidetur Deus, cum has duas scientias generi humano largitus est, admonere nos uoluisse latere in nostro intellectu arcanum longe maius, cuius hae tantum umbrae essent*[64]. Arithmétique et Géométrie indiquent seulement une méthode. On comprend que l'essai d'énonciation totale ainsi définie s'accommode mal des langues existantes limitées par leurs particularismes de nature, de culture, d'emploi. Mais ce serait méconnaître le sens de toute la démarche que de dresser un peu vite un inutile constat de carence et de faire une non moins inutile déclaration irréaliste : Leibniz connaît et maîtrise le français, l'allemand et le latin et c'est peut-être de leur incessante confrontation qu'est née en lui l'idée d'une signification plus vaste, d'une compréhension pleinement effective, par l'abandon du codage-décodage des énoncés. Aussi n'a t-il pas sérieusement essayé de réaliser, fût-ce à titre expérimental, des textes semblables à certaines tentatives de ses devanciers. Il prend acte au contraire de la place dominante du latin dans l'Europe savante du temps et de la supériorité essentielle de l'allemand pour édifier une langue technique également propre à tous les domaines de la pensée.

Beaucoup plus tard, Leibniz énonce dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, un ensemble de vues qui peuvent être organisées avec cohérence dans une théorie générale de l'expression verbale. Sans entrer dans une analyse de cet important ouvrage dont le projet déborde largement les limites de la question traitée ici, signalons quelques points saillants. Les mots latins font l'objet de fréquentes précisions issues soit de témoignages croisés, soit d'examens souvent pénétrants ; si *laus* est identifié à la notion de vertu, c'est avec l'autorité de Virgile et Cicéron, mais quand il s'agit de distinguer *gaudium* de *laetitia* Leibniz recourt à une sorte d'impressionnisme[65] ; *intellectus* signifie *entendement*[66], *notio* admet l'extension à *idée*, l'usage ancien concourt avec les postulations plus personnelles à former un langage complet[67]. Mais il faut se défier des facilités autorisées par l'habitude : on n'hésite pas à traduire des mots simples comme *hora*, *pes*, *libra*, or, « les idées du Romain estoient fort différentes des nostres »[68]. Ce qui pourrait très vite con-

64. *De characteristica uniuersali*, (1677), *G. P.*, 7, p. 184 sq. A noter la référence explicite à l'Orient d'où Pythagore aurait rapporté l'idée de la caractéristique numérique et aux déviations postérieures de la Cabbale. Quelques belles formules : *sed nihil est quod numerum non patiatur... numerus quasi figura metaphysica est, et Arithmetica est quaedam statica Vniuersi...* ; c'est une extension de *Sap.*, 11, 21, rappelé en tête : *uetus uerbum est Deum omnia pondere mensura numero fecisse.*

65. Respectivement, *G. P.*, 5, 234, et 153. *Les Nouveaux essais...* ont été composés pour la plus grande part après 1700, date de la traduction française par P. Coste de l'*Essay...* de Locke (1690). Leibniz justifie l'emploi du français par la plus large extension, *G. P.*, 3, 474.

66. *Ibid.*, 159.

67. *Ibid.*, 289.

68. *Ibid.*, 280.

duire à une définition des vérités variable selon la langue où elles figurent : « ainsi le même sens étant exprimé en Latin, Allemand, Anglais, François, ce ne sera pas la même vérité »[69]. Aux prises avec cette difficulté qui marque bien les limites du travail de définition, « celui qui écriroit une Grammaire Universelle feroit bien de passer de l'essence des langues à leur existence »[70] et le latin a ici un rôle éminent à jouer, non pas tant par sa richesse, que par l'emploi uniformisé propagé par les Écoles. Même le problème épineux posé par les particules ne doit pas décourager l'exégète attentif ; certes, on ne peut en donner le sens exact, mais on pourrait en réduire tous les usages à un nombre déterminé de significations comme l'avait tenté le jurisconsulte Strauch dans une matière où les acceptions des particules ne sont pas sans conséquence[71]. Une considération analogue revalorise les citations « elle n'apprennent rien bien souvent, mais elles font penser à propos à ce que l'on sait »[72], et aussi les tentatives répétées de traduction et les variations historiques de l'usage[73]. Le résultat compte moins que la démarche.

* * *

Vltra uerba eundum est[74].

On aura compris que ces voies convergentes conduisent à une philosophie de l'exprimant, sorte de clairière où elles viennent aboutir alors que pour celui qui a dressé le plan de la forêt il s'agit au contraire de leur point d'éclatement et de divergence. La langue des sciences, perfectionnée par Cardan, fait du latin une langue de plein exercice abondamment utilisée par Leibniz dans ses écrits mathématiques et physiques. L'*Hypothesis physica noua*, comme, dans le genre tout autre de la littérature des commencements, *Protogaea, siue de prima facie telluris...*[75], ouvrent un chapitre amorcé par Sénèque, Pline et les encyclopédies médiévales. Il y a dans la prose de Leibniz un souffle qu'il

69. *Ibid.*, 377.

70. *Ibid.*, 280.

71. *Ibid.*, 311. A lire dans le contexte de tout le chap. 7 de la 3e partie consacré aux particules.

72. *Ibid.*, 410.

73. *Ibid.* 320. Cf. 411, 171 : *uideo meliora proboque, deteriora sequor* vers d'Ovide favori de Leibniz « Je vois le meilleur parti, je l'approuve et je prends le pire » (*Met.*, 7, 20). Dans toutes ces remarques, il convient naturellement de tenir compte du personnage du dialogue (Philarète ou Théophile) qui les énonce. Mais la méthode « socratique » suivie ici fait que chacun fournit à l'autre, par anticipation, termes et arguments.

74. *G. P.*, 7, p. 189. Sur la caractéristique universelle.

75. *Protogaea*... est de 1691. Il n'est reproduit que par Dutens. Ce texte exploite déjà avec bonheur la préhistoire et les temps géologiques. C'est un vaste poème en prose, appuyé sur des intuitions : *facile intellegas uitrum esse uelut terrae basim* et une prise en considération des *lusus naturae*, pures curiosités ou documents fossiles (mal distingués les uns des autres).

ne trouve ni en français, ni en allemand. En mathématiques il précise souvent la simplicité à laquelle il parvient. Si la philosophie naturelle est une *mathematica concreta*[76], l'énoncé des grandes découvertes abstraites, qu'il s'agisse de la détermination de π ou du calcul binaire, se coule dans une brièveté exemplaire[77]. Le latin renonce ici à la *copia* au profit d'une potentialité univoque : *ita ut significatio semper possit substitui in locum significati.* Une réduction aussi radicale doit beaucoup au travail d'unification des Jurisconsultes et aux efforts des théologiens, Augustin, Boèce, Cassiodore et leurs émules. L'*analysis uerborum* menée avec rigueur met sur la route d'un véritable langage capable de saisir les *interiores rerum form(as)*, plus pénétrant en tant qu'*instrumentum cogitandi* que les télescopes et les microscopes qui étendent alors l'investigation humaine en direction des deux infinis. Cela reste un but idéal. « M. Bayle, dit fort joliment Leibniz, a eu raison de juger qu'il seroit plus difficile incomparablement aux créatures plastiques de former un animal que de faire un poème plus beau que l'*Énéide* »[78]. Virgile figure ici un point extrême de l'accomplissement humain dépassé par définition par l'ordre optimal du monde ; le latin n'est qu'une création humaine, langue matrice des lettrés ou plus modestement basique, passage obligé et commode[79]. Référence et signification se commandent l'une l'autre. Il est étrange que l'on puisse souhaiter une traduction latine de Wilkins, alors que l'art des signes se proposait de surmonter les différences des langues. Dans l'hologramme confus que présente le monde, l'appréhension latine répand une lumière cohérente enrichie, si l'on peut dire, de ce qui a été dit et pensé par elle. Reste bien sûr la « langue en idée » qui se doit de ne pas dépasser le stade du projet, principe d'intelligibilité que l'on décèle sans peine aussi bien dans la limpidité fallacieuse du *Glassperlenspiel* d'Hermann Hesse que dans les aventureuses spéculations actuelles sur les langages informatiques.

76. *G. P.*, 1, p. 187. Lettre à Conring de 1678.

77. *Ibid. Circuli magnitudinem in numeris rationalibus simplicissime exprimi per hanc seriem* : $\frac{M}{4} = \frac{1}{1} - \frac{1}{3} + \frac{1}{5} - \frac{1}{7} + \frac{1}{9}$... où le pythagorisme naïf des Anciens reçoit une éclatante application.

78. Annexe à la *Théodicée*, 10, *G. P.*, 6, p. 555.

79. La langue matrice se rencontre surtout dans l'utopie, chez Cyrano de Bergerac avec l'idiome musical des États du Soleil ou chez Voltaire dans l'intelligence accélérée de Micromégas. Il importe de souligner le cosmopolitisme qui étend hors de l'Europe le domaine de la communication et en augmente l'utilité. Leibniz ne manque pas de s'informer auprès des missionnaires de la façon qu'ils ont retenue de traduire un texte de référence comme l'oraison dominicale ; il demande à « sa majesté czarienne » de l'aider en cela grâce au centralisme russe et à la variété ethnique de l'Empire. *A contrario* : *si fingeremus uniuersali quadam rerum commutatione ac barbarie fieri ut in obliuionem ueniant homines significationis horum uerborum, eo ipso cessabunt esse forma sacramenti*, ce qui revient à dire qu'en luthérien conséquent il ne croit pas à la valeur semi-magique des mots de la consécration eucharistique, et qu'en historien il peut envisager la fin du latin, même liturgique (Foucher de Careil, 6, p. 311). Quarante ans plus tard, la correspondance avec le P. des Bosses qui a trait principalement à la transsubstantiation ignore cet aspect du problème.